

CAM LE MERCIER D'ERM

# SANG D'OCCIDENT

(1795-1945)



ÉDITIONS  
DE  
L'HERMINE



# SANG D'OCCIDENT

CAM LE MERCIER D'ERM

DU MÊME AUTEUR

- LES EXILS, poèmes, préface de Ch. Le Goffic (E. Sansot, Paris).  
LA MUSE AUX VIOLETTES, poème, (E. Sansot, édit.).  
LA POÈTE ET LA FEMME, poème (« Les Fleurs d'Or », Nice).  
LE POÈME DE PARIS NOCTURNE (« Les Gêmeaux », Paris).  
LEDA, poème du souvenir (« Les Gêmeaux » et « L'Hermine »).  
IRLANDE A JAMAIS ! ode aux Martyrs de 1916 (Ed. P. N. B.).  
LA « GUERRE » I..., poème (« Les Argonautes », éd.).  
J.-M. RENAITOUR, aviateur lyrique (« Les Argonautes, éd.).  
LES POÈTES DE PARIS, XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, (Rasmussen, Paris).  
LES BALLADES D'AMOUR, XII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle (Rasmussen, éd.).  
LES RONDEAUX D'AMOUR, XII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle (Rasmussen, éd.).  
LA BRETAGNE, vue par les Ecrivains et les Artistes, anthologie illustrée (Vald. Rasmussen, éd., Paris).  
PAYSAGES BRETONS, Eaux-fortes de Juliaan Séverin, Flamand, présentées par Camille Le Mercier d'Erm, Breton (Anvers).  
LES SAINTS BRETONS DE LA CÔTE D'ÉMERAUDE, leur vie historique et légendaire (Ed. de l'Hermine, Dinard).  
LA TRAGÉDIE BRETONNE DES QUATRE FILS AYMON (Buez ar pevar Mab Emon), réédition de l'ancien texte, présentée avec une étude critique et des notes (Ed. de l'Hermine).  
LES BARDES ET POÈTES NATIONAUX DE LA BRETAGNE ARMORICAINE (1800-1914), anthologie, avec notices bio-bibliographiques et Introduction sur le mouvement intellectuel breton. Préface d'Anatole Le Braz. (Plihon, Rennes, et Sansot, Paris).  
LES HYMNES NATIONAUX DES PEUPLES CELTIQUES (Irlande, Galles, Ecosse, Bretagne), avec notices et musique (L'Hermine).  
LA CHANSON DES SIÈCLES BRETONS, poèmes et chansons populaires, avec notices et musique (Ed. de l'Hermine).  
LE BARDE « MATHALIZ » étude (Ed. P. N. B.).  
NATIONALISME BRETON et ACTION FRANÇAISE (P. N. B.).  
LES ORIGINES DU NATIONALISME BRETON (P. N. B.).  
LA BRETAGNE LIBERTAIRE, textes et étude sur « La Nation Bretonne et l'Internationale » (« Les Humbles, Paris).  
L'ÉTRANGE AVENTURE DE L'ARMÉE DE BRETAGNE, Le Drame de Contie et du Mans (1870-71), étude historique, avec documents nouveaux et gravures inédites, (« L'Hermine »).  
BRETAGNE ET GERMANIE, étude historique (Ed. P.N.B.).

# SANG D'OCCIDENT

(1795-1945)



\*\*\*\*\*  
ÉDITIONS  
DE  
L'HERMINE  
\*\*\*\*\*

« La Bretagne est une vieille  
« rebelle. Toutes les fois qu'elle  
« s'est révoltée, pendant deux mille  
« ans, elle avait raison. »

VICTOR HUGO  
(« Quatre-Vingt-Treize »)

« Dale'h sonj, o Breiz !... »

En Mémoire  
de la Patrie perdue  
et de tous ceux  
qui, dans le passé  
et dans le présent,  
lui ont dévoué  
leur vie et leur mort.

## L'Heure des Revenants

*Anaon o iouc'hal en noz...*  
Les voix qui parlent dans la nuit...

Au temps où les Bretons s'assemblaient aux veillées,  
Les vieux conteurs, surgis de la nuit et du vent,  
Leur disaient que, malgré les portes verrouillées,  
Les morts viennent parfois tourmenter les vivants.

Ils disaient... Mais ce qu'ils disaient n'importe guère  
Aux fils dégénérés des hommes d'autrefois,  
Qui, figés dans la peur, le mensonge et la guerre,  
Oublieux de leurs morts, n'entendent plus leurs voix.

Les morts, ils sont bien morts pour tous ces éphémères  
Qui s'activent en vain à leurs tâches d'un jour  
Et qui, pour oublier leurs angoisses amères,  
Gavés de bas alcool, dorment d'un sommeil lourd.

Les Morts ne sont plus rien, pour un peuple en folie  
 Qui rit et que la mort guette au prochain tournant,  
 Rien qu'une cendre éteinte et qu'une âme abolie...  
 — Et pourtant, je veux croire en vous, les Revenants.

Ils sont autour de nous, fondus dans notre terre,  
 Dans les glèbes d'Argoat et les grèves d'Ar-Mor,  
 Mais ils vivent, tant que survit leur âme austère,  
 Ceux qui sont devenus les morts bretons, — nos Morts.

— Je crois en vous, nos Morts, je crois en vous, fantômes,  
 J'en appelle à votre vivante vérité ;  
 Libérés de l'obscur étreinte des atômes,  
 Vous nous parlez avec des voix d'éternité.

Ces voix, je les perçois dans le temps et l'espace,  
 Issant du sol natal, et parfois leur appel  
 Semble, dans la clameur du vent qui nous dépasse,  
 Monter des profondeurs du celtique archipel.

Revenez, revenez frapper à notre porte,  
 Frappez souvent, frappez toujours, frappez plus fort,  
 Et que le grave écho de vos voix nous apporte  
 Un chant de vie, ô vous qui vivez dans la mort.

Qu'ils reviennent hanter nos âmes égarées,  
 Tous ces chers Anaon celtes que nous aimons,  
 Et que leur foule, avec les profondes marées,  
 Sorte du grand sommeil de la mer et des monts.

Qu'ils voient, eux qui jadis furent un peuple libre,  
 Cette postérité que leur cœur appelait  
 Et qui, dans le déclin d'un monde où rien ne vibre,  
 N'est plus guère aujourd'hui qu'un peuple de valets.

Qu'ils reviennent avant que ce peuple n'expire,  
 Qu'ils rassemblent l'effort de ses clans dispersés,  
 Qu'ils nous gardent enfin des servitudes pires,  
 Tous ces chers Revenants qu'on n'entend plus assez.

Qu'ils viennent, chaque nuit, aux heures du silence,  
 Troubler le long sommeil de leurs indignes fils,  
 Qu'ils leur parlent avec la sainte violence,  
 Qui redresse les fronts et les cœurs asservis.

Qu'ils surgissent devant les horizons funèbres  
 Et que l'appel des Morts, au loin répercuté,  
 Ranime le dormeur gisant dans les ténèbres  
 Et l'exorcise avec un chant de liberté.

Qu'ils reviennent, cortège innombrable des ombres,  
Afin que, dans l'espoir des matins lumineux,  
Un peuple agonisant, prostré sous le ciel sombre,  
Revive, ressuscite et se retrouve en eux,

Pour qu'au choc déchaîné du grand souffle atlantique,  
Qui hante son sommeil au bord des continents  
Le dormeur moribond du vieux monde celtique  
S'éveille en entendant les voix des Revenants.

## Le Sang des Nôtres

(1795)

« *Vivre libre ou mourir !* »  
(Devise des « Patriotes » de 89)

« ...Et nous tirâmes nos épées tous à la fois,  
au cri de : *Vive la Bretagne...* »

CHATEAUBRIAND  
(« *Mémoires d'Outre-Tombe* »)

Le sang des insurgés de nos halliers bretons,  
Comme l'eau des fontaines,  
Le sang des grands Chouans, gardiens de nos cantons,  
A coulé de leurs veines.

Ils allaient, toujours prêts, malgré les trahisons,  
Les farouches rebelles,  
Obstinés à rester libres dans leurs maisons,  
Libres dans leurs chapelles.

Pour leur terre et la croix attachée à leur cou  
Ils tenaient la campagne ;  
Ils défendaient leur Dieu, leurs prêtres et surtout  
La terre de Bretagne.

Ils tombaient pour mourir aux pentes d'un ravin,  
Aux flancs d'une colline,  
Avec le crucifix, comme un poignard divin,  
Planté dans la poitrine.

Tout l'Argoat libéré les suivait dans leurs bonds  
Et, de Kamorh à Lorges,  
On voyait se dresser sous les chênes profonds  
La grande ombre de Georges.

†

C'était sous Cadoudal que coulait, au déclin  
Du fils de Louis XVI,  
Le sang de mon aïeul, blessé dans Josselin  
D'une balle française.

Et ce sang, le sang pur de ceux de Josselin,  
Gardiens de notre terre,  
C'est le sang révolté dont leur cœur était plein  
Qui gonfle mes artères.

Ce sang, je le retrouve, et le vois, et le sens,  
Je l'aime et je l'aspire....  
Il est si rouge ! il est d'un rouge éblouissant !  
C'est leur sang qui m'inspire.

†

Sang des Chouans bretons qui flambes dans mes yeux,  
Sang vivant des ancêtres,  
Fais que je sois toujours, même sous d'autres cieux,  
L'homme que je veux être.

Garde-moi d'être, un jour, ô mon sang généreux,  
L'enfant qui dégénère ;  
Fais-moi mourir debout, à la façon des preux,  
O mon sang millénaire.

Mon sang, fais que surtout je ne trébuche pas  
Sur les sentiers trop rudes,  
Et que je garde en moi, malgré l'appel d'en-bas,  
L'instinct des altitudes.

Fais-moi vivre et mourir, comme au temps des géants  
D'une âme libre et fière,  
Comme mouraient jadis les loups et les Chouans  
Tombés dans la bruyère.



## Crépuscule des Chouans

(1815)

*« ...Bretons !... vous devez recouvrer  
vos anciennes franchises et vos anciens  
droits, rempart de votre liberté... ».*

(Proclamation de La Rouërie, héros de l'indépendance américaine  
et chef de la conjuration bretonne de 1790.)

Quand l'Empereur, vaincu par l'Europe acharnée,  
Selon l'inexorable arrêt des destinées,  
Eut fait place à Louis XVIII, blême d'effroi,  
Le vieux Sol de Grisolle alla trouver le Roi,  
Lui portant, avec leurs « services » de naguère,  
Le salut triomphal de ceux des grandes guerres.

Pour le salut, Louis ne se fit point prier,  
Mais, quand on lui parla de la note à payer :  
Brevets, croix, pensions, qu'on devait à ces braves,  
Le pauvre Roi fit la grimace et devint grave.  
Pourtant, puisqu'il fallait qu'il en passât par là,  
De peur de choir, un jour, de Charybde en Scylla,  
Et pour que sa mémoire à jamais fût bénie,  
Il daigna concéder avec parcimonie

Quelques croix et cordons de ses ordres royaux ;  
Puis, sachant que nos loups n'étaient pas des agneaux,  
Il signa des brevets, fit le bon camarade,  
Lésinant sur l'argent et rognant sur les grades,  
— Ces grades qu'il avait prodigués autrefois,  
Lorsqu'on tenait pour lui la campagne et les bois,  
Et que Sa Majesté, désormais hors de peine,  
Reprenait maintenant comme une bonne aubaine !...  
Tant que Louis, voyant, après de tels bienfaits,  
Le général chouan sembler mal satisfait,  
Pour s'en débarrasser sans éclat inutile,  
Renvoya Sol, avec cinq galons, à Belle-Isle.

Or, les nôtres, voyant leur vieux chef fraternel,  
Général en partant, revenir colonel,  
Si maigrement lesté de la royale manne,  
Surent que Dieu, de qui toute justice émane,  
Proposait ce dur sacrifice à leur ferveur ;  
Et, résignés, suivant l'exemple du Sauveur,  
Leur « Royaume » déjà n'étant plus de ce monde,  
Burent avec dédain l'ingratitude immonde.

Sans doute les vieux loups des halliers d'Occident  
Réprimèrent tout juste un grincement de dents...  
Mais l'affront valait-il leur colère hautaine,  
L'honneur d'une révolte encore, obscure et vaine ?...  
Non ! Les Chouans, guéris de leurs espoirs déçus,  
Vouant leur seul mépris au monarque pansu,  
Attendirent, contents des jours que Dieu leur fisse,  
L'heure où luirait pour eux la divine Justice.

— Roi, vous eutes raison d'oublier nos Chouans !  
 Vous ne pouviez, vous nain, pardonner aux géants  
 D'avoir plié devant l'écrasement du nombre  
 Et d'effacer votre Majesté dans leur ombre !  
 Vous ne pouviez leur pardonner vos lâchetés  
 Qui firent d'eux souvent, Sire, des révoltés,  
 Enfreignant vos lointains édits pusillanimes !  
 Vous n'aviez pas compris la foi qui nous anime.  
 Vous ne pouviez, ni vous, « Monsieur, Frère du Roi »,  
 Charles-Philippe, « Fils de France », cœur étroit,  
 Vous, pauvre « Lieutenant-Général du Royaume »,  
 Qui sentiez près de vous rôder le grand fantôme  
 Du grand Charette, mort de votre trahison,  
 Pardonner aux Chouans, — et vous aviez raison !

Car vous n'étiez point fait, Sire, pour les comprendre !  
 Eh ! pourquoi, n'est-ce pas, plutôt que de se rendre,  
 N'étaient-ils pas tous morts pour vous ? Pourquoi toujours  
 Mêlaient-ils au respect du Trône un autre amour,  
 L'amour de leur Pays, de leur Dieu, de leur âme ?...  
 Comment donc osaient-ils affronter votre blâme  
 En venant réclamer pensions et brevets,  
 Comme si, sarpejeu ! le Roi les leur devait ?...  
 Au moins, s'ils avaient eu soin de se faire occire,  
 Ils n'auraient plus besoin de vous, n'est-ce pas, Sire,  
 Et c'eût été tant pis pour eux, tant mieux pour vous !  
 Mais non ! en vérité, il fallait être fous,  
 N'étant seulement pas tous morts pour la Couronne,  
 D'oser de telles exigences fanfaronnes !...

Quoi ! parce qu'ils avaient tout bravé, tout souffert,  
 La ruine, la faim, le froid, le feu, le fer,  
 Sacrifié, voyant leur Bretagne asservie,  
 Leurs biens, leur liberté, leur famille, leur vie,  
 Pour le plus grand honneur d'un Roi sans trône et pour  
 Que leur Pays, surtout, se relevât un jour,  
 Si, ne prévoyant point le geste qui les frustre,  
 Ils s'étaient dévoués quand même au Roi, ces rustres,  
 — Encore eût-il fallu montrer ce dévouement  
 Pour le Roi seul ! — était-ce une raison, vraiment,  
 Pour qu'aujourd'hui, ce Roi magnanime, on l'assomme !  
 Ces gens-là n'avaient fait que leur devoir, en somme !

Ah ! s'il se fût agi de vos loyaux sujets,  
 Vendéens, Emigrés, que le Prince hébergeait,  
 Votre bourse eût été certes moins réticente !...  
 Mais ces Chouans, venant, sans que l'on y consente,  
 Présenter leurs états de services au Roi !  
 Ces gens mal-accoutrés, malappris, maladroits,  
 De qui toute la Cour se gaussait en sourdine !  
 Ces gueux que désignaient du bout de leurs badines  
 Vos petits gardes blancs, en culotte de peau,  
 Qui n'avaient rien que leur culotte pour drapeau !  
 Ces manants effrontés, rudes bêtes de somme,  
 Qui n'étant, la plupart, pas même gentilshommes,  
 Osaient répondre aux Ducs, outrés de tels excès,  
 Qu'un roturier breton vaut deux nobles français !

Ces fils déshérités des Celtes libertaires  
 Qu'aurait conquis d'un coup la République austère,  
 Sans la Terreur, les proconsuls et leurs exploits !  
 Ces Bretons orgueilleux, mal soumis à vos lois,  
 Dont les aïeux, toujours guettant leur délivrance,  
 Avaient tant alarmé votre Maison de France !  
 Ces « Chouans », — vilain nom pour l'oreille d'un Roi ! —  
 Incapables de rien d'utile à votre endroit  
 Tant que vos Alliés, franchissant Rhin et Rhône,  
 Ne vous eussent, sans eux, ramené sur le trône !  
 Ces rôdeurs que jadis Votre Altesse aux abois  
 N'eût pas aimé trouver le soir, au coin d'un bois,  
 Batteurs d'estrade et détrousseurs de diligences,  
 Ces hors-la-loi, fort peu recommandable engeance !  
 Ces..., tout comme disaient les Bleus, ces... ces « Brigands » !  
 On les aimait, de loin, quand on était à Gand !...

†

Roi, vous eutes raison ! Par ces temps difficiles,  
 La gratitude, au cœur des Rois, n'a plus d'asile,  
 Et vous avez bien fait de mettre nos Chouans  
 En demi-solde, avec les soudards mécréants  
 Du Corse, devant qui vous décampiez, la veille,  
 En demi-solde, eh ! oui, tous les Vieux de la Vieille  
 Lutteurs forgés d'un même héroïque métal,  
 Ceux de Napoléon et ceux de Cadudal,  
 Grognards de la Chouannerie et de l'Empire !...

— Et moi, que leur grande âme inexorable inspire,  
 Moi, petit-fils pieux d'un de ces Chouans-là  
 De qui souvent le trop généreux sang coula  
 Pour vous servir — et pour une plus sainte cause, —  
 Je vous le dis : Vous avez bien fait, Sire ! et j'ose  
 Proclamer qu'il est bon et juste et bienséant  
 Que vous ayez ainsi traité les vieux Chouans  
 Et fait peser votre éteignoir sur leur lumière ;  
 Que vous ayez laissé mourir en sa chaumière,  
 — La gratitude est un fardeau lourd à porter ! —  
 Mourir dans la misère et dans l'obscurité  
 — Pourvu que votre Cour digérât à son aise ! —  
 Guezno, le brave chef des bandes léonaises,  
 Guezno de Penanster et d'autres après lui  
 Que vous avez sevrés, Sire, de votre appui,  
 Héros pauvres d'argent mais riches de sagesse,  
 Tandis que, pour marquer vos clémentes largesses,  
 Vous accordiez d'un coup six-mille livres l'an  
 — Car vous étiez, ô Roi, libéral et galant ! —  
 A la sœur — n'ayant pas, Messire, un cœur de pierre, —  
 De votre ci-devant Baron de Robespierre.

La Complainte héroïque  
de  
l'Armée de Bretagne  
(1870)

« Que les vrais Bretons se lèvent en  
hommes libres !... ».

GÉNÉRAL KERATRY  
(Proclamation à l'Armée de Bretagne)

I  
Ils sont partis pour la guerre,  
Sans peur, sans larmes, sans cris,  
Ils sont partis pour la guerre,  
Les Bretons de Keratry.

— Oubliez tous vos tourments,  
Morts de Conlie et du Mans !

\*

Keratry le barbetorte  
A fait bannir à tous vents :  
« La bataille est à nos portes.  
« Debout, les gars ! En avant !

« C'est notre Bretagne aimée  
« Qu'il faut défendre. Partons !  
« Nous formerons une armée  
« De Bretagne, nous Bretons.

» La patrie armoricaine  
« Appelle et prie. Ecoutez  
« Retentir sa voix lointaine  
« Dans un chant de liberté ! »

Ils sont partis pour la guerre,  
— Vers les camps où l'on pourrit, —  
Ils sont partis pour la guerre,  
Les soldats de Keratry.

— Oubliez tous vos tourments,  
Morts de Conlie et du Mans !

## II

Ils sont partis pour la guerre  
 Sans clameurs, sans vains serments,  
 Ils sont partis pour la guerre,  
 Ceux de Conlie et du Mans.

Ils sont partis vers Conlie  
 Ils ne sont pas allés loin,  
 Ils sont restés à Conlie  
 Pour y crever dans leur coin.

— Conlie, océan de boue,  
 « Kerfank » : immonde océan  
 Où sombrent ceux qu'on bafoue...  
 Vestibule du néant !

Ils ont campé dans la plaine,  
 Sur le sol nu des labours,  
 bercés par la cantilène  
 Des clairons et des tambours.

Ils ont campé, l'âme emplie  
 D'ombre et de mortels ferments,  
 Dans les fanges de Conlie  
 Et dans les neiges du Mans.

— Oubliez tous vos tourments,  
 Morts de Conlie et du Mans !

## III

Pour que la guerre ait ses charmes  
 Il faut au moins des flingots...  
 Eux avaient « bien assez d'armes »  
 Puisqu'ils sentaient le fagot.

Ils ont croupi dans la fange  
 Où s'enlisaient leurs sabots,  
 Disputant leur âme aux anges  
 Et leur carcasse aux corbeaux

Ils sont entrés dans l'histoire  
 Au long d'un lugubre hiver,  
 Trouvant à leur purgatoire  
 Un avant-goût de l'enfer.

Ils ont fait leur guerre vaine,  
 Ame en peine et corps meurtri,  
 Sans pain, sans armes, sans haine,  
 Les « Chouans » de Keratry,

Jusqu'au bout du sacrifice,  
 Inscrit dans l'ordre éternel,  
 Jusqu'au bout du sacrifice,  
 « Inutile et criminel ».

— Dieu garde qu'on vous oublie,  
 Morts du Mans et de Conlie.

## Un Mort de la Grand' Guerre

(1915)

In Memoriam  
JOS DIRLEM-AR BRAZ,  
Barde et Patriote Breton.

« ...Selaou, den kalonek !... »

« ...Ecoutez, hommes de cœur,  
écoutez la voix de vos Morts... Elle  
vous crie de rester des Bretons  
fidèles. »

DIRLEM

Mon pauvre ami Josig ar Braz,  
Je te vois, dans mes nuits hagardes ;  
A l'heure où tu n'es plus, hélas !  
Je te sens là qui me regardes.

Petit poète leonais,  
Jeune fantôme de mes veilles,  
C'est bien toi, je te reconnais,  
Qui viens me parler à l'oreille.

Il était parti, hâletant,  
Dans les tocsins et les alarmes,  
Quand les tribuns, tambour battant,  
Eurent lancé l'appel aux armes.

Ilote ivre des durs combats,  
Broyé par l'ouragan de haine,  
Il est tombé, là-bas, là-bas,  
Comme les martyrs dans l'arène.

Treize mois, rampant sur le sol,  
Il fut, pendant les nuits guerrières,  
Comme le Conscrit de Saint-Pol  
Evoquant ses chères bruyères.

Puis, un jour, du côté d'Arras,  
Dans une aube de funérailles,  
Il est tombé, Dirlem ar Braz,  
Sous l'atroce éclat des mitrailles.

Et, pendant que, sous un ciel noir,  
Coulait le sang de ses artères,  
La révolte du désespoir  
Brûlait cette âme réfractaire.

Désormais, corps exsangue et vain,  
 Il gît là-bas, sous les fougères,  
 Enlisé dans l'impur levain  
 Des vieilles « gloires » mensongères.

C'est pourquoi tribuns et bourreaux  
 Disent, dans leur langue fleurie,  
 Disent de lui : « C'est un héros,  
 « Car il est mort pour la Patrie,

« Car il est mort au champ d'honneur  
 « Pour juguler la bête immonde,  
 « Pour la paix, pour notre bonheur,  
 « Et pour la liberté du Monde » !

Ils vont, hurlant sur tous les tons :  
 « Pour que le Pays se redresse,  
 « Il faut faire encore, ô Bretons,  
 « Chanter la poudre avec ivresse » !

Ils triomphent, ces vils rhéteurs,  
 Avec leurs grands mots : Droit !... Justice !...  
 — Mais, sur les sanglants imposteurs,  
 Que ton ombre s'appesantisse !...

Dors en paix, Dirlem, mon ami,  
 Tant que je survis, je te jure  
 D'exaucer ton cœur insoumis  
 En te lavant de leur injure.

✱

— Et toi, spectre des noirs combats,  
 Tragique idole, ô Sainte Guerre,  
 Ce Breton qui ne t'aimait pas  
 S'est courbé sous ta loi grégaire.

Tu le guettais, loin du Pays  
 Qu'il invoquait là-bas sans doute,  
 Et ses nobles rêves trahis  
 Ont subi la pire déroute.

Il est mort loin de son Pays,  
 Loyal à sa foi qu'on outrage,  
 Et son œil, d'angoisse envahi,  
 Vit venir la mort avec rage.

Car il eut ce cruel destin  
 De t'immoler sa force active,  
 Guerre, marâtre au front hautain,  
 Dont sa jeunesse était captive.

†

Dirlem ar Braz, je te revois,  
Fantôme en peine, et sur ta bouche  
J'entends ton cri, j'entends ta voix,  
Ton cri profond, ta voix farouche.

Nous qui restons, nous l'entendrons  
Clamer dans nos nuits d'insomnie,  
Plus haut que le chant des clairons  
Et le glas de ton agonie.

Il nous hantera désormais,  
Ce long cri de ton ombre blême,  
Cri qu'ils n'étoufferont jamais...  
Ecoutez-le, son cri suprême :

Plus haut que le bruit du canon,  
Sa voix clame, surnaturelle :  
— Héros « mort pour la France » ?... Non !  
Ce n'est qu'un Breton mort par elle.

## Pâques d'Eir-Inn

(1916)

*« Irlandais et Irlandaises, au nom de  
Dieu et des générations éteintes dont elle  
a reçu sa tradition nationale, l'Irlande,  
par notre voix, appelle ses enfants autour  
de son drapeau et se lève pour la  
liberté... »*

(Proclamation du Gouvernement provisoire  
de la République Irlandaise.)

Mourez ! mourez ! vous tous qui luttiez pour l'Irlande,  
O mes frères, ô vous ses plus nobles enfants.  
Votre vie était sainte et votre mort est grande  
Et votre mort vous défend.

Votre mort vous défend contre leur basse injure...  
Mourez, Patrik et Will Pearse, Clarke, oh ! mourez,  
Mac-Dermott, Mar-Donagh, ô vous que transfigure  
Un héroïsme sacré !



Mourez, Ceanní, Connolly, Plunkett, mourez, mes frères !  
 Mourez, Mac-Neil, O'Hannah, O'Rahilly !  
 Mourez, vous tous, puisque les destins sont contraires !  
 Mourez, Skeffington, Daly !

Meurs, ô toi qui menais la brigade irlandaise,  
 Au Transwaal, contre les Anglais, Mac-Bride, et toi,  
 Casement, dont le supplice a fait rugir d'aise  
 La dure England et son Roi.

Mourez, mourez d'avoir dévoué votre vie !  
 Dormez du grand sommeil sans crainte et sans remords,  
 Je vous chante et vous pleure et vous aime, et j'envie  
 La splendeur de votre mort.

Hosannah ! gloire à vous, à vous tous, hommes braves,  
 Aux illustres, à ceux dont j'ignore les noms,  
 A tous ceux que l'Anglais n'aura pu rendre esclaves  
 Sous le feu de ses canons.

Gloire à tous les Gaëls qu'un saint espoir anime !  
 Gloire aux Sinn-Fein tombés pour leur rêve éternel !  
 Gloire aux justes trahis, gloire aux fils magnanimes  
 De Patrik et d'O'Connel !

Gloire à ceux qui t'ont fait leur intégrale offrande,  
 Bamba ! gloire à leur geste impétueux et beau !  
 Gloire à la jeune République de l'Irlande,  
 Vivante dans son tombeau !

Ah ! reposez au sein des terres maternelles,  
 Frères, et que le Trèfle rouge sur vos corps  
 Fleurisse, et que la Harpe aux plaintes solennelles  
 Vous berce de ses accords !

Dormez, Celtes, au chant de la Harpe sacrée,  
 De la Harpe d'Eir-Inn qu'un sang noble empourpra,  
 Dormez en attendant l'heure tant espérée...  
 L'Irlande vous vengera.

## Le Symbole du Martyr

(1943)

In Memoriam  
YANN-VARI PERROT,  
Apôtre et Martyr Breton.

*« ...La Bretagne, je l'aime d'un amour  
passionné, que le souvenir de nos Morts  
ravivera en moi jusqu'à mon dernier  
souffle. »*

Y.-V. P.

Apôtre et martyr, deux fois prêtre  
Pour ta Bretagne et pour ta foi,  
Qui n'eus jamais un cœur de traître,  
C'est toi que je vois reparaître,  
Toujours vivant comme autrefois.

Au parvis de ton humble temple,  
Dans le val noir de Koatkeo,  
Je vois monter ton grand exemple,  
Toujours plus grand, toujours plus haut.

Je vois, dans une apothéose,  
Monter jusqu'au ciel ébloui,  
Sur le sépulchre où tu reposes,  
L'ample essor d'une grande cause  
A quoi ton cœur avait dit oui.

Je te vois, âme simple et grande,  
Quand l'espoir chemine à tâtons,  
Entrer vivant dans la légende  
Et dans l'histoire des Bretons.

✠

Du village qui t'a vu naître  
Au village où l'on t'immola,  
Tu prodiguas toujours, ô prêtre,  
Avec l'élan de tout ton être,  
Ton émouvant apostolat.

Cœur ferme et droit, âme d'apôtre,  
Mort, d'un mal qu'on ne peut guérir,  
Pour ta patrie — et pour rien d'autre, —  
Plus que jamais tu restes nôtre  
Pour nous apprendre à bien mourir.

Plus que jamais l'espoir chemine,  
A l'heure où nous crions merci,  
Quand ta grande ombre nous domine  
Dans les plis du drapeau d'hermine,  
Et je dis : Tout est bien ainsi.

Tout est bien... Il fallait sans doute  
Que ce juste fût terrassé.  
Il leur fallait, coûte que coûte,  
Que, sur notre âpre et longue route,  
Le sang des martyrs fût versé.

Sang des martyrs, ô sang qu'on verse,  
Sang plus chaud, plus rouge et plus clair,  
Féconde-nous, sanglante averse,  
Fulgure en nous comme un éclair,  
Sang des Perrot et des Brikler.

Où, tout est bien, tout est conforme,  
Car, de cette immolation,  
Pourvu qu'un martyr tombe et dorme  
Sous le dais profond des grands ormes,  
Germe un blé neuf dans le sillon.

Tout est bien, dans un deuil propice,  
Tout est dans l'ordre selon Dieu,  
Car, de ce sanglant sacrifice,  
Naît un espoir plus radieux.

Tout est bien : l'inique souffrance,  
La mort, l'exil ou la prison,  
Quand, partout, du Raz à la Rance,  
Monte la sublime espérance  
D'une triomphale moisson...

— Forces de mort, âmes funèbres,  
Sans amour et sans repentir,  
Esprits du mal et des ténèbres,  
Pourquoi faites-vous des martyrs ?

†

O grande ombre, ô toi qu'on révère,  
Dont l'appel fait trembler l'écho,  
Guide-nous d'un geste sévère  
Et que sonnent sur ton calvaire  
Les trompettes de Jéricho.

Que ta fleur bretonne, humble et fière,  
Ta « bleun-brug » aux roses grelots  
Garde à jamais cette clairière  
Et que sombre dans la bruyère  
Cette tombe offerte à son flot.

Veilleur debout sur la montagne,  
Veille toujours, ô bon pasteur,  
Sur ta malheureuse Bretagne  
Pour l'arracher aux imposteurs.

Confesseur d'une foi tarie  
Dans trop de cœurs trop hésitants,  
Pour ta Bretagne veille et prie,  
Allume au ciel de ta patrie  
L'aurore d'un nouveau printemps.

Sur ce tertre où le ciel commence,  
Loin de la guerre, obscur fléau,  
Offre à Dieu l'holocauste immense,  
Rachat de l'humaine démence,  
Vivant martyr de Koatkeo !

Dies Irae !... jours de colère...  
Levons nos regards vers le ciel,  
Et que Celui-là nous éclaire  
Qui voua sa vie exemplaire  
Au seul Pays essentiel...

✠

— Et Toi, qui sais nos cœurs sincères,  
Qui vois nos efforts militants,  
Qui rayannes sur nos misères,  
Hors de l'espace et hors du temps,

Toi qui nous brûles de ta flamme,  
Qui soutiens nos bras désarmés,  
O Toi que notre foi réclame,  
Toi qui mets un rayon dans l'âme  
Des faibles et des opprimés,

Dieu des Celtes, clarté première,  
Hors des ombres où nous luttons,  
Accueille-le dans ta lumière,  
Au baradoz des Saints bretons.

## Brumaire des Proscrits

(1944)

*De notre Bretagne, naguères,  
Je partais, les larmes aux yeux.  
Je la retrouve ici, mes frères...  
La Patrie est où sont les Dieux.*

LA VILLEMARQUÉ

Calme retraite offerte à notre course errante,  
Au-dessus des rumeurs de la ville et des champs  
Et du bruit vain que fait la foule indifférente  
Et des hommes que leur bêtise a faits méchants.

Port qu'on touche parmi la tempête, humble cale  
Où l'on s'amarre, loin du tumulte et des cris,  
Port de recueillement et de paix monacale,  
Hâvre de grâce ouvert à nos cœurs de proscrits...

Dans les jardins fleuris de roses automnales  
Tombent les derniers fruits de l'arrière-saison  
Et, débordant le cours de nos sombres annales,  
La paix d'un cimetière emplit notre horizon.

Partout, la guerre, avec son horrible cortège,  
A semé le désastre à travers la cité  
Et devant nous se dresse, ombre qu'un Dieu protège,  
Le squelette obsédant d'un couvent dévasté.

La guerre est là, crispant son visage de haine :  
Maisons mortes, murs écroulés, pignons noircis,  
Toits crevés par le vent de la folie humaine  
Dont le souffle est venu déferler jusqu'ici...

Mais les jardins sont verts encore — et c'est l'automne,  
Un bel automne blond, clair, humide et charmant,  
Où la Nature, au seuil de la terre bretonne,  
Poursuit son œuvre immense avec détachement.

Soir et matin, vers l'heure où le silence appelle  
Les recluses pour la prière à l'unisson,  
Monte vers nous l'écho d'une pauvre chapelle,  
Dont la cloche argentine égrène sa chanson.

Chanson du soir et du matin dans les feuillages,  
Dans les feuillages roux d'un automne dolent,  
Emportez vers le ciel, en de lointains voyages,  
Nos tristes cœurs, étreints d'un nostalgique élan.

✻

Les jours coulent, au fil du temps, l'un après l'autre,  
— Seigneur, soyez béni, qui nous donnez ce jour,  
Soyez béni, puisque cette journée est nôtre,  
O Maître qui voulez qu'on espère toujours.

Puisque vous permettez, en ces jours de Brumaire  
Où la Mort montre encore un rictus hébété,  
Que nous sentions planer sur notre vie amère  
L'ombre de la terreur et de l'iniquité ;

Puisque vous permettez ainsi, dans la tourmente,  
Dans cet universel délire des esprits,  
Que nous soyons traqués par la meute démente  
Qui nous hait lâchement sans nous avoir compris ;

Puisque vous permettez que le cœur des Poètes  
Saigne d'avoir aimé, puisque vous permettez  
Que nous soyons jetés dans cette fosse aux bêtes  
Et broyés sous la dent des fauves irrités ;

Puisque vous permettez que notre âme meurtrie  
Souffre dans sa ferveur un injuste tourment  
Pour avoir trop aimé l'idéale patrie,  
Pour avoir trop vécu d'un mirage qui ment ;

Puisque vous permettez, sous la fureur des glaives,  
Que plus d'un, qui chantait, soit dans l'ombre immolé,  
Pour avoir trop aimé le pays de ses rêves,  
Le pays dont il fut à jamais exilé ;

Dieu des justes, Dieu des martyrs, Dieu magnanime,  
Dieu des purs, des captifs et des persécutés,  
Nous acceptons, d'un cœur que votre amour anime,  
Ces maux que notre effort n'avait pas mérités ;

En ces jours de cruelle et morne décadence,  
Nous acceptons l'épreuve, écœurés mais soumis,  
Et nous vous bénissons quand votre providence  
Nous offre un chaud refuge auprès de cœurs amis.

Dieu des justes qu'on traque et que l'on emprisonne,  
De ceux que l'on insulte et de ceux qu'on abat,  
Si pour nous accueillir nous n'avions plus personne,  
Seigneur, soutenez-nous dans cet obscur combat,

Et, pour sortir enfin du chaos où nous sommes,  
Pour que l'erreur s'éclaire à votre Vérité,  
Seigneur, considérez la faiblesse des hommes  
Et donnez-leur à tous la bonne volonté.

(Nedelog 1944.)

## Appel au Justicier

(1945)

Pour l'âme d'un SURCOUF  
et en mémoire  
des premiers « procès bretons »  
de l'ère nouvelle.

*Cette Justice-là sort de ces juges-là  
Comme du tombeau la vipère...*

VICTOR HUGO

Quand nous avons gravi le coteau de Lamballe,  
Surcouf, ô mon ami,  
Quand nous avons scellé sous la pierre tombale  
Ton grand cœur endormi,

Quand nous t'avons porté là-haut, sur ta colline,  
Au milieu de tes morts,  
Pour reprendre bientôt, dans le jour qui décline,  
Nos deuils et nos remords,

Quand nous passions devant l'église-forteresse  
 Qui veille sur ce mont  
 Où tu courus, enfant, humant avec ivresse  
 Le vent à pleins poumons,

Surcouf, je retrouvais, en ce jour de tempête,  
 Ton esprit généreux  
 Et ce sang où flambait, de ton cœur à ta tête,  
 L'âme ardente des preux.

Sentant que tout est vain, que rien n'est nécessaire,  
 Quand la Mort a dit non,  
 J'évoquais tristement l'ombre du grand corsaire  
 Qui t'a légué son nom ;

J'évoquais nos combats pour un Droit millénaire,  
 Contre l'injuste Loi,  
 Pour les peuples mourants que l'Esprit régénère  
 Par un acte de foi.

J'évoquais, cheminant devant ce vaste espace,  
 Les ombres du passé...  
 Et la pluie et le vent qui nous cinglaient la face,  
 Et le ciel convulsé,

Ce ciel qui nous masquait la clémence du Maître,  
 Et le vol des corbeaux,  
 Tout nous criait qu'il faut de l'ouragan pour mettre  
 Un Surcouf au tombeau.

✱

Vers ce haut-lieu breton, Surcouf, où tu reposes,  
 Je me tourne aujourd'hui,  
 Sur le chemin croulant, coupé de mornes pauses,  
 Par où Dieu nous conduit.

Et je te dis : O toi, Surcouf, fils de corsaire,  
 Toi qui fus juste et grand,  
 Qui passas parmi nous avec le cœur sincère  
 Des chevaliers errants,

Toi qui t'es dépouillé de ta forme charnelle,  
 Esprit plus radieux  
 Que baigne maintenant la Lumière éternelle,  
 Jaillissante de Dieu,

O toi qui défendais, jadis, dans les prétoires,  
 Mes rêves de vingt ans,  
 Vois maintenant s'ouvrir d'atroces purgatoires  
 Aux justes haletants.

Si tu perçois encore, au sein du grand mystère,  
Ce que les hommes font  
Et si tu te souviens de cette pauvre terre  
Dont l'horreur nous confond,

Si tu nous vois d'en haut, de ton « autre Bretagne »,  
« En des mondes meilleurs »,  
Courbés sous la terreur de la mort et du baigne  
Et de leurs pourvoyeurs,

Si tu vois la colère aveugle qui nous brime,  
Et la guerre partout,  
Les hommes affolés de rage et saouls de crime,  
Féroces « jusqu'au bout »,

Si tu vois, si tu sais ce que notre âme endure,  
Quand, sous un ciel tari,  
Le règne de la bête et de la foule impure  
Persécute l'esprit,

Si tu vois succomber les justes et les sages  
Qui n'aiment que la paix,  
Les poètes proscrits et frappés au passage  
Par des rustres épais,

Si tu vois des martyrs tomber, et comparaître  
Ceux que l'on marque au front  
Pour les crucifier dans l'ombre avec des traîtres,  
Des fous et des larrons,

Si tu vois succéder au délateur immonde  
Un autre délateur  
Et si tu vois ramper la bassesse du monde  
Au pied de ta hauteur,

Si tu vois les partis et les peuples en armes,  
Courant, pour leur malheur,  
Vers de pires destins, enfantés dans les larmes  
De mortelles douleurs,

Si tu vois terrassé par la Force brutale  
Le Droit, précepte vain,  
Avec la Liberté, dérisoire vestale  
De son culte divin,

Si tu vois triompher, dans leurs apothéoses,  
La bêtise et le mal,  
Et le meurtre, dont l'homme, en ses noires psychoses,  
Fait son geste normal,



Si tu vois déferler le mensonge et la haine  
 Sur nos jours incertains,  
 Si tu vois jusqu'au fond de la misère humaine  
 Où tout astre s'éteint,

Toi, qui fus l'avocat des causes chimériques,  
 Surcouf, ami perdu,  
 Quand s'exaltaient, au chant des houles armoriques,  
 Nos espoirs confondus,

Tu dois magnifier le suprême Génie,  
 Le Verbe souverain,  
 De t'avoir préservé de cette ignominie  
 Dont l'affre nous étreint.

✻

Pourtant, ce libre cœur qui t'animait naguère,  
 Sur nos âpres chemins,  
 Qui faisait rayonner sur les foules grégaires  
 Nos rêves surhumains,

Ton grand cœur, pénétré du deuil qui nous accable,  
 En ces jours émouvants  
 Où flambe la fureur de la meute implacable  
 Qui hurle dans les vents,

Sentant monter la haine, ainsi qu'une marée  
 Que rien n'arrête plus  
 Et la mort étaler sur la terre effarée  
 Son gigantesque flux,

En ces jours d'amertume et d'angoisse où tout sombre,  
 Par le flot emporté,  
 Ton cœur voudrait revivre et jeter sur nos ombres  
 Un aube de clarté,

Ton cœur voudrait renaître en flamme haute et claire  
 Pour souffrir avec nous,  
 Pour nous défendre encore, en ces jours de colère,  
 Des hommes et des loups.

✻

Mais, si nous n'avons plus ta voix qui nous soutienne,  
 Surcouf, ô mon ami,  
 Que notre âme, du moins, retrempe dans la tienne  
 Son espoir affermi.

Si tu nous vois livrés à d'obscures vengeances,  
 Aux injures d'en-bas,  
 Trop fiers pour mendier de viles indulgences  
 Dont nous ne voulons pas,

Alors, dans l'abandon des hommes et des choses,  
 Dans le deuil du Pays,  
 Toi qui fus l'avocat des impossibles causes  
 Et des rêves trahis,

Par-delà les rhéteurs, les prêtres et leurs bibles  
 Et les juges retors,  
 Appelles-en pour nous au Juste incorruptible,  
 Au redresseur de torts,

A Saint-Yves d'Arvor, Saint-Yves de Justice,  
 Yves de Vérité,  
 Recours suprême, espoir immanent, au solstice  
 De l'éternel été.

(1945.)

## Le Poète au Calvaire

(1946)

A la mémoire du Barde TALDIR  
 et en souvenir de tous les Bretons  
 qui ont combattu et souffert  
 pour leur Pays.

« ...Dans le linceul de pourpre  
 où dorment les dieux morts. »

RENAN

Quarante ans, perdu dans son rêve,  
 Hanté par un songe étoilé,  
 Il a chanté sans peur ni trêve  
 Pour que sur ses frères se lève  
 Un grand soleil immaculé.

Quarante ans, dans un rêve immense,  
 Allumant de rouges brandons,  
 Il prêcha le flot en démençe,  
 Il jeta sa vaine semence  
 D'où n'ont germé que des chardons.

Réveillant la grande épopée,  
Il a jeté son cri fervent,  
Plus haut que la gloire usurpée,  
Plus clair que le choc des épées,  
A ce peuple qu'il crut vivant.

Quarante ans, hâlant sur la bride,  
Il a creusé son dur sillon  
Et, quand sa tempe enfin se ride,  
Il n'entend sur la lande aride  
Qu'un glas au lieu d'un carillon.

Quarante ans, sans perdre courage,  
Il a marché, peiné, lutté,  
Bravant les dédains et l'outrage,  
Il a poursuivi ce mirage  
Jusqu'au seuil de l'éternité.

Quarante ans de mâle constance,  
Prolongeant, dans un effort vain,  
Quatre siècles de « résistance »,  
Clamant à tous vents d'âpres stances,  
Il se crut prophète et devin.

Pour sauver les cœurs du ravage  
De leur lèpre ou de leur cancer,  
Pour tirer l'esprit du servage,  
Traqué par la horde sauvage,  
Il a prêché dans le désert.

Quarante ans, prêtre d'un seul culte,  
Il montra, d'un geste exalté,  
L'aube ardente à ce peuple inculte...  
Il n'a recueilli que l'insulte  
Et son peuple l'a rejeté.

Quarante ans, voyant leur misère,  
Il s'est cru par eux appelé ;  
Rédempteur candide et sincère,  
Il s'est cru l'homme nécessaire,  
Mais ce peuple l'a flagellé.

Quarante ans, d'une voix qui vibre,  
Proclamant d'intangibles droits,  
Il heurta le vieil équilibre...  
Il voulut faire un peuple libre,  
Mais ce peuple l'a mis en croix.

Il a cru, dans sa foi profonde,  
Rouvrir les paradis perdus...  
Lapidé par la foule immonde,  
Il n'a découvert qu'un vieux monde  
De faussaires et de vendus.

†

— Barde, à l'heure où le deuil t'opresse,  
Sois fier en ta robe de lin,  
Sois grand dans l'ombre où tu te dresses,  
Sois stoïque dans ta détresse,  
Sois magnanime à ton déclin.

Loin des antres où s'élabore  
Le complot par la ruse ourdi,  
Hors du monde où l'on « collabore »,  
Fier vexillaire qui n'arbore  
Qu'un seul drapeau, toujours brandi,

Toi qui crus à la vieille Gaule  
Opposée à l'orgueil latin,  
Vois la marque sur ton épaule...  
Médite aujourd'hui dans ta geôle  
Si tu survis à ton destin.

Vois, en soulevant ta paupière,  
Ricaner tes frères déments :  
Tel, qui marchait dans ta lumière,  
Te jette la première pierre  
Dans l'opprobre des reniements.

Entends, dans ton exil sévère,  
Le cri divin des cœurs trahis  
Que redit, au pied du Calvaire,  
Une grande voix qu'on révère :  
« Nul n'est prophète en son pays ».

Quand les Gomorrhes, les Sodômes  
Croulent, quand le monde hébété  
Eclate en poussières d'atômes,  
Regarde passer ces fantômes :  
Droit, Justice, Amour, Liberté...

Et, si la tombe enfin t'appelle,  
Dans l'ombre des nuits sans regrets,  
Rappelle-toi, Celte rebelle,  
Combien ta patrie était belle  
Sous les fers dont tu la parais.

Si ton triste corps souffre et crève,  
Si ton cœur dolent, mais guéri,  
Défaille de sa course brève,  
Ensevelis-toi dans ton rêve  
Et jette au ciel ton dernier cri.

Laisse fuir le sang de tes veines  
Devant ce peuple sans remords,  
Pour te draper, pur et sans haine,  
Dans ce linceul de pourpre vaine  
Où sont endormis les dieux morts.

## Aux Morts qui nous survivent

*Dalc'h sonj, o Breiz-Izel, deus ar Re-Goz  
O deus luskellet da gavel !  
E peb traonien ha war gribenn peb roz  
E klevi o mouez en avel...*

TALDIR

\* Souviens-toi, ô Bretagne, des Anciens.  
— Qui ont bercé ton berceau. — Dans chaque  
vallée et sur chaque colline. — Tu entendras  
leurs voix dans le vent... \*

Mes ancêtres, votre âme est en moi qui palpite  
Et m'exalte et m'étreint,  
Allume dans mes yeux cette flamme subite,  
Ce rayon souverain ;

C'est votre âme immortelle, ô Morts, que j'interprète,  
Fidèle à votre loi,  
O vous tombés avec l'ambition secrète  
De vous survivre en moi...

Ah ! je le sentais bien et le sens mieux encore  
Et je sais maintenant,  
Je le sais qu'il n'est pas, l'orgueil qui me décore,  
D'une âme de manant ;

Car c'est de vous, ô Morts fondus dans notre terre,  
Poussière de néant,  
C'est de vous que je tiens cette âme libertaire  
De Barde et de Chouan.

C'est vous qui m'avez fait ce que je suis, et j'ose  
Vous chanter aujourd'hui,  
Tant que, parmi le deuil des hommes et des choses,  
Votre main me conduit.

†

O mes Morts, qui peuplez cette terre des chênes,  
Terre du souvenir,  
Chacun de vous figure un anneau d'une chaîne  
Qui va bientôt finir.

Si d'aucuns sont plus fiers d'ancêtres plus illustres,  
Enivrés d'un grand nom,  
Je suis fier d'être, ô vous qui n'étiez point des rustres,  
Votre dernier chaînon.

Si vous ne triomphez de nul exploit notoire,  
 J'en sais de vous pourtant  
 Qui marquèrent leur humble trace dans l'histoire  
 En luttant, en chantant.

Et je vous chante aussi, mes Morts, et vous acclame,  
 Moi, votre fils pieux,  
 Pétri de votre chair, animé de votre âme,  
 Ombres de mes aïeux.

†

J'ai vu d'altiers tombeaux aux cryptes des chapelles,  
 Chevaliers, capitans...  
 Et leur image en pierre est lumineuse et belle,  
 Malgré l'affront du temps.

Vous, mes Ancêtres morts, vos tombes ignorées  
 N'auront duré qu'un jour,  
 Et je les cherche en vain sur la terre sacrée  
 Qui fut votre séjour.

Puis-je vous dédier l'automnal chrysanthème,  
 Vous, dormant Dieu sait où,  
 Qui n'êtes plus pour moi qu'un prénom de baptême,  
 Une date... et c'est tout !

Vos tombes, l'ossuaire où vos cendres sommeillent,  
 Et le calvaire ancien,  
 Et le vieux cimetière, et l'église plus vieille,  
 Il ne reste plus rien.

Mais, du moins, cette terre unique vous possède,  
 Ayant, de toutes parts,  
 Tant recueilli — sinon votre âme qui m'obsède —  
 Vos ossements épars.

Notre sol, fécondé de vos poussières saintes,  
 Notre sol, où je veux,  
 Où je voudrais enfin retrouver votre empreinte,  
 Vous dérober à mes vœux.

Mais je sais qu'en foulant la terre de Bretagne,  
 C'est vos cendres aussi  
 Que je foule, et, parmi la glèbe des campagnes,  
 Je vous retrouve ici.

Votre présence, ô Morts, hante le paysage,  
 Invisible, et souvent,  
 Quand le vent du matin vient frôler mon visage,  
 Je la sens dans le vent.

## Sonneurs du Grand Réveil

« Sonit 'ta, Sonerion ! »

*« ...Et, quand ils sonneront, tout le peuple poussera un grand cri de joie. Alors, le rempart s'éroulera et le peuple montera à l'assaut et prendra la ville. »*

(« JOSUÉ », VI, 5)

Jeune Bretagne, âme nouvelle,  
Harmonie éparse dans l'air,  
Un chant neuf court sur les javelles,  
Un chant monte sous le ciel clair.

A l'horizon qui s'irradie,  
Chant des pibroks, ô chant vainqueur,  
C'est l'émouvante mélodie  
Qui nous met un espoir au cœur.

Sonneurs de la jeune espérance,  
De la jeune Bretagne en fleurs,  
Essaimés du Raz à la Rance  
Sous l'hermine de nos couleurs,

Jeunes sonneurs vers qui s'empresse  
L'élan des dormeurs réveillés,  
Sonnez, sonnez dans l'allégresse  
Des renouveaux ensoleillés !

Dans la lumière que vous faites  
Et qui s'élargit sur vos pas,  
Un peuple vous suit, l'âme en fête...  
Sonnez, sonneurs ! ne haltez pas !

Sonnez donc et que, sur vos traces,  
Rayonne un espoir exaltant !  
Sonnez le réveil de la race,  
Sonnez l'aurore et le printemps !

Sonnez vers les îles celtiques  
Où vos frères vous font écho...  
Ah ! sonnez, comme, aux jours antiques,  
Les grands sonneurs de Jéricho !

Pour le Gaël et le Kymrique,  
Pour les vivants et pour les morts,  
Pour les Bretons de l'Armorique  
Et pour les Bretons de Tramor !...

Pour ceux de Rennes et de Nantes  
 Reprenez le chant qui se perd...  
 Scandez vos marches bien sonnantes  
 Pour ceux de Brest et de Kemper...

Tandis que la foule s'amuse,  
 Sonnez plus fort, sonnez plus haut !  
 Sur vos vibrantes cornemuses  
 Sonnez l'alerte et le sursaut !

Sonnez pour la Terre des Chênes,  
 Biniou et talabardons !  
 Sonnez les revanches prochaines,  
 Sonnez, les sonneurs, sonnez donc !

En vous rit l'espérance blonde  
 Des grands lendemains éblouis...  
 Sonnez, sonneurs du bout-du-monde !  
 Sonnez, sonneurs de mon pays !

Sonnez pour qu'enfin sonne l'heure  
 Du grand réveil que nous hâtons...  
 Pour que la Bretagne ne meure,  
 Sonnez, sonnez, sonneurs bretons !

## Divarvel Breiz

Setu aboue pevar c'hant vloaz  
 Breiziz kaled  
 'Zo hualet,  
 Hag ar Gal, kasaet a viskoaz,  
 A vac'h hon Bro  
 Bete 'r maro.

Siouaz ! an estren a Vro-C'Hal  
 A wad eur preiz  
 Gloazet 'n e c'hreiz...  
 Pelec'h eman 'n amzer gwechal,  
 P' edomp, hep mestr,  
 Holl digabestr !

Gouzav a ra hon Broad paour  
 Glac'har heuzus,  
 Poaniou mezus,  
 Ha, trec'het gant an enebour,  
 C'halv ar brezel  
 Prim d'he skoazel.



Arvor, Erin ha Bro-Gymru,  
Skos, Kerne, Man,  
War-zaw breman !  
Hermin, Telen aour, Dragon ru,  
War zaw, ho ! ia,  
Holl Geltia !

'N em unanomp evit difen  
Ouz Gal, ha Saoz  
Hon Broïou koz,  
Ha savomp d'an nec'h, 'uz d'hon fen,  
Ar banniel ker  
Harz ar gwasker.  
— 62 —

Araok 'ta, breudeur, pa 'z eo red !  
Haro d'ar bleiz  
A dag hon Breiz :  
Araok, evit ar Vro garet,  
'Viti hepken  
Da virviken !

— Setu da vibien, kousket c'hoaz,  
Eont da sevel,  
'Vel an avel :  
Salud d'id-te, Breiz a varc'hoaz,  
O Breiz feal,  
Breiz dishual.

(1911.)



## TABLE

L'Heure des Revenants .....	7
Le Sang des Nôtres (1795) .....	11
Crépuscule des Chouans (1815) .....	14
Complainte de l'Armée de Bretagne (1870) .....	20
Un mort de la Grand'Guerre (1915) .....	24
Pâques d'Eir-Inn (1916) .....	29
Le Symbole du Martyr (1943) .....	32
Brumaire des Proscrits (1944) .....	37
Appel au Justicier (1945) .....	41
Le Poète au Calvaire (1946) .....	49
Aux Morts qui nous survivent .....	54
Sonneurs du Grand Réveil .....	58
Divarvel Breiz .....	61

■ ■ ■  
**LES PRESSES BRETONNES**  
**SAINT-BRIEUC**

1964

■ ■ ■

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 1964  
N<sup>o</sup> d'impression : 1.173

